*Tractatus logico-philosophicus* (1921)

Compte rendu de lecture[[1]](#footnote-1)

 Le *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein (1921) peut sembler être l’un des textes philosophiques les plus ardus du XXe siècle. Ouvrage très court (70 pages environ), il se représente sous la forme d’aphorismes laconiques, et de remarques numérotées commentant ces aphorismes. Pour pleinement comprendre l’importance du Tractatus, il faut le restituer dans son contexte philosophique. Lorsqu’il parle des « limites » du langage et du monde, Wittgenstein se place résolument dans la tradition kantienne. Dans l*a critique de la raison pure,* Emmanuel Kant (1781) entendait définir les limites de la connaissance ; que pouvons-nous savoir ? qu’est-ce qui nous échappe ? Kant se posait ces questions, car il estimait que de nombreux problèmes de communication et de compréhension proviennent du fait que nous peinons à discerner les limites de l’entendement humain. En nous interrogeant sur nous-mêmes, nous devrions pouvoir résoudre la plupart des problèmes de compréhension de notre monde environnant. Le Tractatus s’attelle à la même tâche, mais de façon plus radicale. Wittgenstein veut déterminer clairement ce qui peut être dit de manière sensée, et ce qui ne peut pas l’être. De la même façon que Kant s’efforce de définir les limites de la raison, Wittgenstein veut déterminer les limites du langage, et partant, de la pensée. Si, comme le dit Roland Barthes « l’homme n’est pas au monde, il est au langage » [référence manquante. il s’agit plutôt d’une gloseشرح ], mais nous avons des visions différentes de le penser, d’en parler, alors le conflit entre êtres de langage sera éternel.

 En dépit de leur complexité apparente, les idées développées par Wittgenstein dans son ouvrage reposent sur un principe simple, à savoir que le langage et le monde sont l’un et l’autre formellement structurés, et que l’on peut décomposer les différents éléments de leurs structures. Il s’attache ainsi à mettre à nu les structures du monde et du langage, pour montrer la façon dont elles sont liées l’une à l’autre. Il en retire des conclusions philosophiques d’une portée considérable. Pour comprendre la phrase : « Les limites de mon langage signifient les limites de mon monde » [ت.ع، ص. 138] [5.6], il faut préciser ce que signifient les mots « monde » et « langage » sous la plume de Wittgenstein, car il ne les emploie pas au sens courant où nous les utilisons. C’est au sujet du langage que l’on perçoit tout ce que Wittgenstein doit à Bertrand Russell. Pour le philosophe anglais, notre langage de tous les jours est inapproprié pour décrire le monde de façon claire et précise. Russel estimait la logique comme « un langage parfait », qui élimine toute ambiguïté, et il a conçu une méthode permettant de « traduire » le langage courant des formulations logiques. La Logique opère sur ce qu’on appelle en philosophie des propositions. Une proposition est un énoncé qu’il est possible de considérer soit comme vrai, soit comme faux. Selon Wittgenstein, le langage sensé ne doit contenir que des propositions : « la totalité des propositions est le langage » écrit-t-il dans Tractatus[ت.ع، ص. 82] [4.001] . Venons-en à présent à la signification du mot « monde ». Le tout premier aphorisme du Tractatus est : « Le monde est tout ce qui est le cas / tout ce qui a lieu » [1] [ت. ع، ص. 63] c’est-à-dire, précise-t-il aussitôt, « le monde est l’ensemble de faits, non des choses » [1.1] [ت.ع، ص. 63]. Ici on peut voir la façon dont Wittgenstein traite du langage et celle dont il traite le monde : qu’un éléphant soit en colère, ou qu’il soit dans la pièce c’est un fait, en revanche l’éléphant lui-même n’est pas un fait. On comprend dès lors comment la structure du langage et celle du monde sont liées, où le langage est un tableau, une photo, une image de la réalité. Wittgenstein donne l’exemple d’une symphonie : ce que les ondes sonores produites par l’orchestre, les notes imprimées sur la partition, et les millions de notes gravées sur le disque de l’enregistrement, ont en commun, c’est une forme, une structure logique. L’image, dit Wittgenstein, « est comme une règle graduée appliquée à la réalité »[ت.ع، ص. 68] [2.1512] . C’est en cela qu’elle peut décrire le monde. Bien entendu, une image peut être fausse. Elle peut être contraire à la réalité, par exemple elle peut montrer l’éléphant content alors qu’elle a été prise lorsqu’il était fou de rage. Ici il n’y a pas de moyen terme ; les propositions, comme les images sont soit vraies soit fausses. Le langage et le monde ont tout deux une structure logique : le langage peut parler du monde en le figurant, en le peignant d’une manière qui « colle » à la réalité. Et c’est à ce niveau que l’on en arrive aux limites du langage. Considérons l’idée suivante : « on devrait donner la moitié de son salaire aux œuvres de charité ». Cet énoncé est vide de sens, il n’est pas une image de quelque fait que ce soit, au sens où l’entend Wittgenstein. Autrement dit, ce qui est réellement dicible par le langage, la « totalité des propositions vraies », se limite aux sciences de la nature : « la totalité des propositions vraies est la totalité des sciences par nature» [4.11][ت.ع، ص. 91] . Par conséquent, pour Wittgenstein, les discussions sur les religions, les valeurs morales, etc. sont vides de sens. Les choses dont on essaye de parler dans ce genre de débats sont situées au-delà des limites du monde (de l’ensemble des faits) et donc au-delà des limites du langage (l’ensemble des propositions vraies) : « L’éthique ne se laisse pas énoncer » [6.421] [ت.ع، ص. 160] .

Est-ce à dire que Wittgenstein serait un sécateur de la science pure et dure, qu’il considérerait comme nul et non avenu tout ce dont il est question dans l’éthique, la religion, l’esthétique, etc. ? Wittgenstein pense plus ouvertement que les problèmes de la vie sont importants, mais qu’ils ne peuvent tout simplement pas réellement être « mis en mots », et par conséquent être inclus en philosophie. Mais même si on ne peut rien en dire qui ait du sens, toutes ces choses existent : « il y a assurément de l’indicible, il se montre, c’est le mystique»[6.522] [ت.ع، ص. 163]. Tout ceci, cependant, n’est pas sans répercussion sur les propositions mêmes qui forment le Tractatus. Car ces propositions, elles aussi, ne sont pas des « images » du monde. Même la Logique, un instrument essentiel de la pensée de Wittgenstein, ne dit rien du monde. Ne peut-on dire dès lors que le Tractatus est lui-même dépourvu de sens ? Poursuivant sont raisonnement jusqu’au bout, Wittgenstein n’hésite pas à répondre par l’affirmative. Celui qui aura compris le Tractatus reconnaîtra à la fin, écrit-il, que « mes propositions sont dépourvues de sens (…), il doit pour ainsi dire jeter l’échelle après y être monté« .[ت.ع، ص. 163] [6.54]

Ayant achevé Tractatus sur l’aphorisme «Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence»[ت.ع، ص. 163] [7] , Wittgenstein « jeta l’échelle » et se détourna de la philosophie. Tout de même il revint plus tard sur des postulats essentiels de son œuvre, à savoir que le langage se réduirait aux seules propositions — une conception qui exclut bien des utilisations que nous faisons du langage dans notre pratique quotidienne, du juron aux louanges, des paroles d’amours aux mots d’esprit. Le Tractatus Logico-Philosophicus n’en demeure pas moins l’un des textes les plus décisifs et les plus novateurs de la philosophie occidentale.

Liam Badarou

FALLSHS d’Aix-en-Provence

1. - N.B : Les numérotations et les renvois entre crochets sont ajoutés par nous. [↑](#footnote-ref-1)